

12 OCT. 1959

A PARIS

LA BIENNALE INTERNATIONALE DE L'ART JEUNE

(De notre envoyée spéciale à Paris)

La première Biennale d'art de Paris a ouvert ses portes dans un Musée moderne entièrement métamorphosé.

Un merveilleux traitement de jeunesse a pansé ses mille blessures. Et il a l'air, sous ses crèmes éblouissantes, d'être aussi jeune que les exposants invités : entre 20 et 35 ans.

Dans la réalité, il l'est d'ailleurs. Mais bien qu'agés de 30 ans seulement, ce bâtiment de l'avenue du Président Wilson portait toutes les marques de la vieillesse. La chirurgie esthétique, même pour les bâtiments, n'est plus un problème à notre époque intersidérale, heureusement. Et l'on a ici bien fait les choses.

Après cette confrontation mondiale de l'art jeune — 42 pays, 600 peintures, gravures et sculptures — beaucoup trouveront que la conception ancienne de l'art et de l'artiste semble décidément chose périmée, dépassée. Il n'est plus guère de querelle possible entre l'art abstrait ou informel et l'art figuratif. Celui-ci n'existe plus, pour ainsi dire, alors que l'autre règne partout. Est universel. Et pratiqué de la même façon standardisée dans presque tous les pays du monde. Même ceux, comme la Pologne ou la Yougoslavie, de réalisme socialiste, sont touchés.

Y a-t-il encore des artistes ? La race s'éteint, agonise. Encore quelques pygmées étouffés dans la forêt vierge. Quelques peuples arabisés consentent encore, peut-être, à représenter la figure humaine, avec quelques excéntriques comme le Belge : Serge Creux — dont l'autoportrait fait vraiment figure, ici, de provocation. Ceux-là regardent, goguenards encore, mais condamnés d'avance, cette masse de manœuvres qui travaillent autour d'eux, au kilomètre carré... au revolver, au rouleau, se mettent à la chaîne du tachisme, aux formes géométriques ou aux lignes sage-ment tirées au cordeau. D'autres, simplement à la peinture plate et uniforme, industrielle...

Certain Britannique a même trouvé trop concret d'apposer sa signature sur sa toile du plus bel indigo. Elle est vierge de tout trait et de tout nuage, même humoristique. Génial ? Non ? Un de ses confrères est plus sentimental. Il a cherché l'âme sœur. Deux tons se partagent l'intérêt. C'est passionnant !

Les plaisantins

Les Américains ont la palme. L'un d'eux a incorporé dans son panneau un bocal rempli d'on ne sait quelle matière grise (son cerveau en décomposition, sans doute) et suspendu par une chaînette. Ailleurs, le même a collé — et peint — sur de la toile ondulée une cravate, une vieille chaussette et des boutons de culotte...

Dans la salle dite « de musique », où le plafond sert de cimaise, on voit une palissade dont... l'artiste... (il faudrait trouver une sémantique mieux adaptée à ce genre de travail...) a arraché grossièrement les affiches. Il en reste évidemment de petits bouts qui en barboient les planches. J'ai déjà vu cela voici quelques années... Mais les mêmes ficelles font toujours rire les gens...

Et pourtant non. On ne s'y écrie pas, à la Biennale. Mais personne ne rit devant le génie inventif de la « nouvelle vague ». On est plutôt accablé. Anéanti.

Nouvelle vague ? Minute. Moins de 35 ans, disent les responsables français invitants. A quoi ont-ils pensé. A 35 ans aujourd'hui, on est déjà amorti. Bientôt croulant, avant d'être « Son et lumière »... Pour s'éteindre « teuf-teuf » à la soixantaine... Ces faux jeunes de 35 ans me paraissent, en effet, bien fatigués. A court d'invention et de tonus. Quand on les compare à ces « maîtres » d'hier dont ils se réclament et dont un salon, à part, ici, intitulé « La jeunesse des maîtres », montre ce qu'ils faisaient, eux, entre 20 et 35 ans, c'est-à-dire entre 1900 et 1930. On a la joie ici d'y voir, en bonne place, un Ensor et un Permeke.

Devant ces « maîtres », on croira difficilement que la « nouvelle vague » a fait évoluer l'art. Rien n'est moins « nouveau » que l'art abstrait ou le surréalisme ou le cubisme que certains de ces vieux peintres pratiquaient déjà tout au début du siècle... Maintenant, c'est inversé. C'est être original de faire du figuratif. Et « pompiers en délire » que de pratiquer l'abstraction. Devenue une industrie comme une autre. Le jour du vernissage de la Biennale, un « machine à faire de l'abstrait », animée par un petit moteur à essence, se trouvait à pied d'œuvre devant le musée. Il s'agit de la machine de Tinguely, qui donne à tout le monde l'illusion du génie de l'abstraction.

La peinture c'est de la couleur !

Quant à cela, elle n'est pas éparpillée ici. Projetée non plus par tubes, mais par seaux entiers, pourrait-on dire.

Les partisans de l'art abstrait objectent toujours qu'ils ont, en tout cas, un beau coloris, en gé-

néral. Ce n'est même pas vrai pour tous. Mais bien que cela ne fasse pas le compte de l'art complet — et durable — il faut tenir compte de cette vertu de gaité du coloris moderne.

Les Japonais, à ce propos, prouvent ici des traditions et des mérites exceptionnels. C'est de la décoration pure. Mais c'est merveilleux, obtenu dans une matière très travaillée, comme des femmes éblouissantes remuées en masse. Tant d'autres n'ont même pas cela, qui ne cultivent que des gris blafards ou des couleurs d'une violence sauvage mal accordées. Citons donc ces artistes : Hisao Domoto, Josaku Maeda et surtout Toshimitsu Imai offrent un des plus beaux ensembles de la Biennale avec, en outre, deux excellents graveurs.

La Hongrie aussi a un très bon envoi. Ils peignent la réalité modernisée ou poétisée : impressionnisme lumineux de Janos Orosz, figures symboliques sans aucun pathos, de Maria Tuty, et sculptures denses et sévères de Marta Losenyel et d'Istvan Szabo junior.

L'école de Paris ?

La France a la représentation la plus considérable avec les pays de la Communauté française. Et, en définitive, la plus belle, la plus variée, la plus nombreuse. Elle est partagée encore, évidemment, entre abstraits et figuratifs. Parmi les premiers, tâchons à la remorque de la mode mercantile mondiale, nous ne signalerons pas un nom.

Cela ne mérite pas un mot d'éloge. Ils trahissent d'ailleurs leur mission légendaire — en tant qu'école de Paris qui se doit d'être à l'avant-garde des mouvements mondiaux — en s'attardant ainsi à une forme d'art qui prend maintenant, avec l'âge, toutes les rides de la sénilité.

Mais le Conseil d'administration de la Biennale a invité quelques artistes qui reviennent au sujet, tout en restant dans une belle modernité de technique et de présentation. L'abondant Bernard Buffet est, évidemment, de cette équipe-là, dans sa manière aiguë habituelle. Mais méritent une citation d'autres aux noms encore inconnus : Guy Nardonne, brillant, joyeux, solide ; Jean-Claude Bertrand, d'une

jeunesse encore un peu acide, mais qui promet ; Philippe Bonamy, poétique à la façon d'un de Saedeler chez nous ; Guy Charron, Henri Cueco, Roger Forissier, qui a l'audace d'en revenir au nu traditionnel, un peu froid, mais beau ; Pierre Garcia, Paul Guiraman, Gérard Fasset, Jean Pollet — un peu mou, mais beau morceau de peinture tout de même — ; Louis Trabuc, Claude Weisbuch (amusants chapeaux de journal) et beaucoup d'autres aux mérites divers. En sculpture, nous avons noté rapidement « Les fiacres », de Guy Lartigue (soudure au zinc), un torse bien personnel de Georges Oudot, et de très belles gravures, très poussées et tout à fait figuratives de J. J. J. Rigai, un Parisien né en 1926.

Il y a aussi d'intéressants « travaux d'équipe ».

Cela chevauche souvent l'abstrait d'une part, et le figuratif de l'autre.

Un peu brouillon dans la fièvre d'une improvisation insolite, mais qui éparpille des dons à la volée, le grand panneau de 18 m x 4, conduit par Paul Rebeyrolle, cache adroitement devant le grand escalier d'entrée, des échafaudages qu'il eût été incommode de cacher autrement. A ce point de vue-là, c'est une réussite totale, en beau coloris. Dont on souhaiterait seulement qu'ils signifient davantage spirituellement. Que cette joie des couleurs illustre un texte qui parle un peu au cœur et à l'âme après avoir égayé les yeux.

Hélas ! ce pourrait être la conclusion de cette Biennale, qui célèbre vraiment, presque dans sa totalité, notre civilisation matérialiste. Aussi insensée qu'accablante. Et, malgré tout, angoissée, devant le néant de cet aboutissement.

Et la Belgique

Ici aussi, on épouse l'absurdité universelle avec 7 abstraits jeunes.

Mais quel repos quand on arrive devant les figures de Serge Creux.

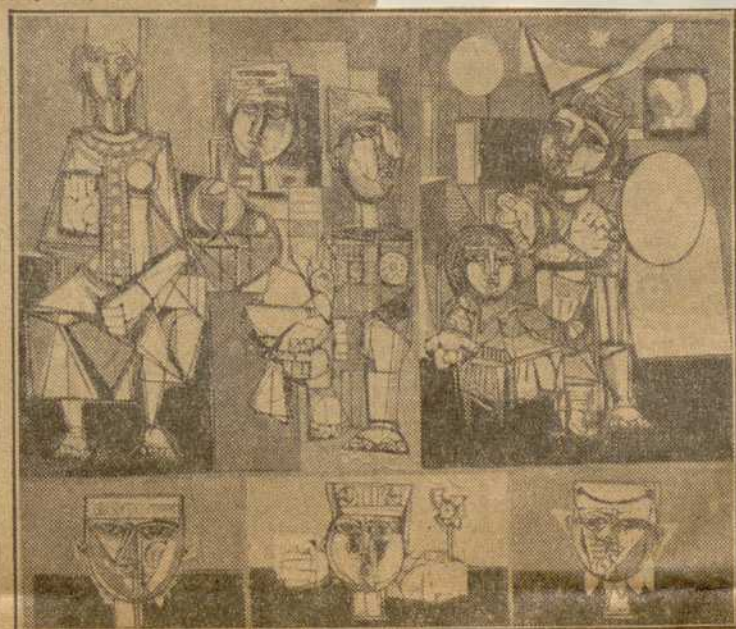
Un portrait d'enfant qu'il intitule « Filasse », un adolescent très blond sur fond vert, son autoportrait, silhouette cocasse, et une « présence » incroyable, en blanc rompu de quelques traits. Et cette page admirable, « Une certaine Sophie » en long peignoir bleu, portant dans ses bras un enfant.

Toute la tendresse du monde qui retourne, enfin, à ses sources les plus profondes : la femme et l'enfant.

Mais il faut la force entêtée d'un vrai peintre qui résiste à la marée niveleuse de son époque pour oser ce scandaleux défi : être de son temps, avec cette technique savante des matières et de coloris en tons purs. Mais représenter quelque chose, plutôt que le néant.

L. D. H.

La Biennale de Paris est ouverte jusqu'au 25 octobre inclus. Entrée : 200 FF.



Même la Yougoslavie est touchée par l'esprit subversif moderne. Elle garde encore cette école de « peintres-paysans » naïfs, dont nous parlions l'autre jour avec éloges et dont deux ou trois peintures ici, témoignent également, mais avec moins d'écart qu'à Bruxelles. Témoin cette toile de Lazar Vozarevic qui montre cette humanité mécanisée de robots.